

ÉDITION FRANÇAISE



BIRMANIE
VOIX DES FEMMES
DE LA
RÉVOLUTION

Birmanie : voix des femmes de la révolution

La couverture présente le salut à trois doigts de la révolution de printemps, un mouvement lancé par les femmes et les jeunes pour résister à la junte brutale et illégale qui a tenté de s'emparer du pouvoir le 1er février 2021.

Pour de nombreuses femmes de Birmanie/Myanmar, la révolution du printemps signifie également résister aux innombrables obstacles à l'égalité et à la justice sociale. Le tissu de fond est une étoffe de l'ethnie Naga. Les étoffes Naga sont supposées porter chance, apporter un soutien spirituel et protéger les guerriers dans les batailles.

Les écrits de ce livre sont protégés par les droits d'auteur de leurs auteurs respectifs.

ISBN 978-616-90577-8-9

Les opinions exprimées dans ce livre sont celles des autrices et ne reflètent pas nécessairement les opinions ou les politiques d'ALTSEAN-Burma ou des autres contributeurs.



**Published by the Alternative ASEAN Network on Burma (ALTSEAN-Burma)
under Human Rights and Development Foundation
P.O. Box 296 Lardprao, Bangkok 10310 Thailand**

Birmanie : voix des femmes de la révolution

La Thanakha Team, qui a édité ce livre, est un collectif d'activistes qui s'est engagé à amplifier les voix des diverses femmes de Birmanie/Myanmar. Ces histoires ont été écrites par des femmes qui écrivaient pour la première fois et qui ont participé aux ateliers d'écriture d'Altsean-Burma dans quatre lieux différents.

Ce livre collectif est publié pour la journée internationale des droits des femmes en anglais par Altsean-Burma. Info Birmanie a décidé de vous traduire une partie de son contenu, saluant le courage et la résilience des femmes birmanes, qui se battent contre le régime militaire mais aussi pour une société plus égalitaire et inclusive.

Vous pouvez lire "[Burma women's voices from the revolution](#)" et l'ensemble de ces nouvelles en anglais rendez-vous sur le site internet d'Altsean-Burma.

Avant-propos

Yasmin Ullah

Les femmes de diverses origines ethniques et religieuses de Birmanie/Myanmar ont toujours eu beaucoup en commun, depuis le temps de nos arrière-grands-mères et de nos ancêtres. Nous partageons des valeurs et des pratiques communes, et nous parlons des langues similaires, qui façonnent des types de sagesse similaires. Tels sont les fondements de nos expériences de vie. Il a été facile d'oublier ce terrain d'entente lorsque les animosités dirigées par les hommes se sont transformées en discours de haine et en violence, mais je crois que nous sommes toujours liées par notre expérience vécue.

Depuis la tentative de coup d'État et la violence de la dictature qui a suivi, qui s'est infiltrée dans notre culture et est devenue un aspect global de nos vies, nous avons dû changer de rôle et aller au-delà de la maternité et de l'éducation de nos familles. En tant que piliers de notre communauté, les femmes ont également dû résister. Elles ont dû prendre des armes, s'organiser et trouver des méthodes pour sauver le plus grand nombre possible de personnes dans leur communauté, tout en résistant à la dictature et à la tyrannie. Au-delà de la dictature, nous sommes opprimées au sein de notre propre communauté pour le simple fait d'être des femmes, d'exister dans un corps de femme.

C'est le point commun entre les femmes rohingyas et les femmes du reste de la Birmanie/Myanmar. À bien des égards, on nous a refusé une qualité de vie de base, la sécurité humaine et d'autres mesures dont notre pays a besoin pour que les femmes puissent s'épanouir. Notre travail continu pour assurer la survie et le développement de nos communautés est aussi une manifestation de notre résistance à la tyrannie.

Le rôle moteur des femmes - dans les manifestations nationales, le mouvement de désobéissance civile et les diverses résistances - fait partie intégrante de cette révolution. En 2021, la révolution du sarong /jupe a utilisé la crainte des militaires d'être souillés par le htamein (sarong) des femmes, traditionnellement considéré comme spirituellement impur. Les femmes ont tendu leurs sarongs dans les rues pour ralentir les camions de l'armée et de la police, afin que les manifestants puissent s'enfuir. Ces sarongs étaient également utilisés par les activistes masculins comme drapeaux par solidarité pour démoraliser les forces armées. Il s'agit là d'un rappel convaincant de la puissance des femmes, qui s'élèvent au-delà de l'expérience commune d'être opprimées à tant de niveaux différents.

Ces points communs font partie de notre identité et nous relient de bien des façons que nous ne connaissons même pas encore. J'espère que les différents chapitres que vous lirez vous aideront à explorer les différentes facettes de notre expérience commune en tant que femmes de Birmanie.

Les femmes ont assuré notre survie collective, notre culture et notre histoire orale. Je me souviens que ma mère me racontait comment ma grand-mère avait survécu à de nombreux raids militaires lorsqu'elle était plus jeune. Dans les années 1960, alors que ma mère n'était pas encore née, ma grand-mère était déjà mariée et le frère de mon grand-père vivait avec elles.. Quand il y avait des raids militaires, ma grand-mère et sa belle-sœur se mettaient du charbon sur le visage pour paraître un peu moins séduisantes, afin d'échapper à l'attention des soldats. C'était la seule mesure dont elles disposaient pour s'assurer qu'elles allaient survivre à ce raid, cette nuit-là. Je ne pense pas que cette

Birmanie : voix des femmes de la révolution

expérience soit propre aux femmes Rohingya. La violence sexuelle et sexiste n'a pas commencé pendant le génocide de 2017, ou pendant la dictature militaire. Elle se manifeste au sein même de nos cultures et c'est quelque chose que nous devons démanteler. C'est le sens de la révolution du sarong.

La Birmanie est un cas d'étude spécifique qui montre comment la masculinité toxique nous blesse tous à grande échelle - elle a créé et intensifié une myriade de menaces pour la sécurité humaine régionale. Tout cela est le fait de militaires obsédés par la quête de pouvoir et de richesse pour leurs propres intérêts. Alors qu'en réalité, ces choses se développent lorsqu'elles sont partagées, et les femmes nous montrent que l'attention et la croissance collectives sont réellement possibles.

J'ai eu de nombreuses conversations, en particulier avec des femmes d'origine ethnique et des membres de la communauté homosexuelle, au cours desquelles elles ont exprimé leurs excuses, leur chagrin et leur tristesse à l'égard du passé. Nous nous sommes assises en compagnie les unes des autres et nous nous sommes senties mal à l'aise. Elles avaient l'impression d'avoir manqué à leur devoir envers les Rohingya, en particulier leurs sœurs Rohingya, qui ont tant souffert, notamment des violences sexuelles et sexistes, parce que c'est exactement ce que leurs communautés subissent et doivent affronter au quotidien. Ce ne sont pas les excuses qui comptent, ce ne sont pas les mots que je veux entendre. C'est l'acceptation, c'est ce à quoi nous aspirons - une place, une appartenance qui ne nous a jamais été donnée et qui nous sera refusée tant que l'armée nous marchera dessus en toute impunité.

Les Rohingya ont toujours fait partie du pays, nous avons toujours été là, nous avons toujours soutenu la résistance contre la tyrannie, nous avons toujours soutenu le mouvement en faveur des droits humains et de la démocratie pour la Birmanie dans son ensemble, et non seulement pour nous. En réalisant que nous menons tous le même combat, contre les mêmes personnalités et la même idéologie, nous comprenons mieux comment les régimes militaires successifs ont tenté de nous diviser et de nous isoler. Nous devons résister à leur tyrannie en nous unissant dans notre diversité.

Yasmin Ullah est une féministe Rohingya, une autrice, une poétesse et une militante pour la justice sociale. Elle est née dans le nord de l'État de Rakhine, au Myanmar, mais a grandi en tant que réfugiée en Thaïlande. Elle a été ré-installée au Canada en 2011. Elle est cofondatrice et directrice exécutive du Rohingya Maïyafuìnor Collaborative Network.

Je n'étais pas seule

Basée sur une histoire vraie

A Phyu

Section 1

Le centre d'interrogatoire s'appelle Yay Kyi Ai (Lac aux eaux claires)

Le nom était familier en raison du roman « Started Since a Summer Night ». Après être passée par là, il est clair qu'il n'y a rien de plaisant dans cet endroit.

Avant cela, j'étais reconnaissante envers tous les dieux de m'avoir permis de respirer dans les jours qui ont suivi le coup d'État. Aujourd'hui, je peine à respirer correctement. L'odeur du sang était écrasante. Mon être était passé de la douleur à l'engourdissement. C'était étrange d'imaginer mon corps.

Je sanglotais dans des excréments nauséabonds, les mains menottées dans le dos et un bandeau sur les yeux. Je commençais à apprécier ce gros nez pointu que j'avais tant détesté toute ma vie. Il creusait l'écart entre le tissu noir et ma joue, me permettant d'apercevoir les bottes militaires qui se trouvaient à côté de moi.

« Monsieur, y a-t-il des rats qui courent sur mon dos ? Pourriez-vous les enlever ? J'ai peur des rats. »

« Tu crois que tu es venue tourner un film? Si tu as peur des rats, alors tu dois en manger ».

« Tu ne sais pas combien de soucis, ces rats m'ont causés ». Je me souviens de mon amie Hnin Nu qui me racontait la fois où des rats avaient troué ses habits. Est-ce que les rats sont en train de s'accoupler sur mon dos? « *Piji, Piji* », couinèrent-ils. Si Hnin Nu voyait ça, elle riait, encore et encore. Rire vaut mieux que cet homme aux bottes militaires disant qu'il me ferait manger des rats. Bon sang, je suis condamnée.

Les événements et les souvenirs défilaient dans ma tête comme des éclairs. J'essayais de les saisir et j'aperçus le visage de Maman, puis « Starry Night » de Htoo Ain Thin, une chanson que j'avais jadis aimée — « Il fait encore sombre quand je me réveille douloureusement seule au milieu de la nuit... », chantait-il. Il ne faisait pas sombre du tout, on entendait le bruit des oiseaux — mon côté sarcastique ne pouvait s'empêcher de se manifester.

Je divise souvent mon esprit en deux parties qui se parlent. Cela me donne l'impression de ne pas être seule. Bien sûr. Un rayon de lumière s'est glissé à travers une fente du tissu, et les chants des oiseaux sont venus m'indiquer que l'aube était arrivée. Il y a peut-être un peu d'espoir après tout.

« Hnin Ei Phyu @ Ahshar »

« Tu m'appelles encore et encore, comme si tu ne te fatiguais jamais. Toute la nuit, tu m'as appelée et battue, tu m'as battue et appelée, encore et encore. Contrairement à toi, je suis fatiguée. »

« Hé toi, idiot! Ce ne sont pas tes amis. Ce sont des soldats. Des soldats ».

Avant que je n'aie eu le temps terminer de me parler à moi-même, il est entré.

« Hé, Kalama¹. Lève-toi, prends ce bâton et suis-moi ».

« J'ai les mains menottées dans le dos, monsieur ».

« Alors, tourne le dos. Voici le bâton. Marche à reculons ».

J'ai suivi. J'ai essayé de regarder à travers les fentes de mon bandeau, mais je me suis rendu compte que je marchais dans une rizière. Il valait mieux avancer à reculons, respirant l'air frais, que d'inhaler l'odeur du sang.

« Lorsque nous arriverons sur le lieu de l'interrogatoire, tu devras tout dire sincèrement. Même si tu ne réponds pas, nous savons déjà tout. Nous voulons vérifier si tu réponds correctement ».

Ce type doit penser que je suis folle. Comment pourrait-il savoir quoi que ce soit sans mes réponses ? Ils ne savent rien, alors ils m'amènent ici pour poser des questions.

« Hé, dis simplement oui. Si tu répliques, tu mourras. » Heureusement, mon esprit rationnel était de retour.

« Oui, monsieur ».

Cette fois, ils ont utilisé une méthode différente – la « formule 10 » – au lieu de me piéger et de me battre toute la nuit pendant l'interrogatoire. Je dois leur raconter ce que j'ai fait, mois après mois, année après année. Si quelque chose ne va pas, je vais devoir tout recommencer.

Cette armée ne m'a jamais rien donné de toute ma vie. Je ne leur dois rien, alors pourquoi devrais-je répondre ? À la place, j'ai demandé : « Est-ce que mes amis vont bien, monsieur ? »

« Ils sont morts ». Deux mots seulement. Était-ce si facile ? Alors que je répondais à ses questions et que j'essayais de rassembler mes pensées errantes, je me suis effondrée sur la table devant moi, la tête pendante. Je ne saurais dire s'il s'agissait d'un endormissement ou d'un évanouissement, mais mes cinq sens étaient bel et bien perdus. Mon esprit rationnel ne fonctionnait plus, ils étaient peut-être aussi fatigués.

Lorsque j'ai repris mes esprits, ils étaient en train de me donner des coups de pied dans le dos avec des bottes. Merde! C'est reparti.

« Ne joue pas la comédie, nous ne sommes pas dans un film », ils ricanèrent. Hah! Je sais que je suis belle, c'est pour ça que tu me traites d'actrice.

« Hé, est-ce que ton dos est si fort que tu te permets d'être grossière ? » Mon esprit rationnel s'est réveillé. C'était un soulagement.

¹ Une insulte raciste envers les femmes. Kala ou Kalar est un terme raciste pour désigner des personnes d'origine sud-asiatique, musulmane ou hindoue.

J'essayais de m'accrocher au bâton tout en marchant à reculons vers ma cellule. Dans mon esprit, je chantais aussi les paroles de Soe Lwin Lwin « Saying goodbye to broken dreams », puis je suis arrivée dans une pièce vide. L'homme aux bottes militaires ôta une manchette de son poignet et dit: «Ne t'avise pas d'enlever ton bandeau ». Ensuite, le bruit de la porte se fermant à clé fut son adieu.

Dès que je me suis demandé pourquoi ne pas retirer le bandeau avec ma main qui était libre, je l'ai fait. Je me suis rendue compte que la forte odeur de sang qui me suivait provenait de mon bandeau. J'ai noué le tissu autour de mon front pour pouvoir le rabattre rapidement si jamais j'entendais quelqu'un arriver. En regardant mon ombre projetée par le soleil couchant, j'ai recoiffé mes cheveux en bataille. Bien que j'essayais de ne pas y prêter attention, j'ai vu que les ongles de mes dix doigts étaient violets comme de longues aubergines. Merde, j'ai besoin d'une distraction.

Il y avait 9 carrés au plafond et un système de vidéosurveillance dans le coin gauche de la pièce. Juste en dessous du système de vidéosurveillance, un message disait : « Sois fort ». Sur le mur, des fourmis entouraient les marques de pointage laissées par ceux qui ne savaient pas quand ils rentreraient chez eux. Je me suis rendue compte que j'étais assise sur un « kut pyit », un lit en bambou sans matelas. Un morceau de tissu vert foncé, une couleur que je déteste, était posé dessus. En face se trouvait la table de l'interrogateur.

Je vais devoir utiliser un moustique pour noter combien de temps je passerai dans cette pièce. J'ai tué un moustique après avoir attendu qu'il me pique. J'ai utilisé son sang pour noter autant de jours que possible. Ce serait mon calendrier. Il y avait moins de 10 jours. Est-ce un signe que je serais chez moi dans 10 jours ? Merci, cher moustique.

Hé, tu te crois à Pollyanna ? Mon côté sarcastique était de retour.

Les scènes de la nuit sont revenues en flash lorsque j'ai essayé de m'endormir. Est-ce que ces hommes sont vraiment morts ? Il faut que je fasse face aux événements de la nuit. D'abord, je dois respirer.

Section 2

« Don, don, don, don » Quelqu'un frappait à la porte.

« Don ! Don ! Don ! Don ! »

Merde, je rêvais encore du même rêve.

Mes amis se disputaient toujours en disant que les rêves ne se réalisent jamais dans la vraie vie. Mais pour moi, tous mes cauchemars devenaient réels.

Quand je me suis assise pour vérifier si c'était un rêve ou non, il était 1 heure du matin. Les objets sur l'autel ont commencé à tomber. La vitre de la fenêtre tremblait sans cesse, tout comme mes mains. Le bruit des coups à la porte et le son des objets brisés devenaient de plus en plus forts. Oui, c'était réel. Lorsque j'ai secoué mes trois amis pour les réveiller, seulement deux d'entre eux se sont levés – l'un d'eux est resté endormi avec ses écouteurs. En jurant qu'il allait mourir en premier, nous nous sommes regardés et avons couru vers la porte de la salle de bain en espérant nous échapper.

Avant d'ouvrir la porte pour fuir, j'ai d'abord jeté un coup d'œil par un petit trou dans la porte et j'ai vu que notre petite maison sécurisée de North Okkalapa était entourée par une foule en uniforme militaire munie de lampes de poche, comme des paparazzis entourant la maison d'une célébrité à New York. La situation n'était pas bonne. Un de mes amis a regardé intensément un réservoir d'environ deux mètres de haut, rempli d'eau dans la salle de bain, et a dit : « Mets Hnin Ei Phyu dans ce réservoir. »

« Ne sois pas stone » répondis-je, et puis je me suis souvenue qu'on devait se débarrasser de l'herbe. Nous avons caché les téléphones portables. La foule agressive avait déjà brisé la fenêtre à l'avant et jeté des morceaux de verre sur notre ami endormi. La poignée de la porte principale était cassée. J'ai entendu des tirs.

« Si tu ne sors pas après qu'on ait compté jusqu'à 5, ta maison sera réduite en cendres », cria quelqu'un.

Notre petit monde est devenu sombre ; il a été détruit au-delà de toute reconnaissance.

Lorsque mes amis ont réalisé qu'il n'y avait pas d'issue, ils m'ont laissée dans la pièce et sont allés ouvrir la porte. Il y avait des cris : « Descends ! » « Descends ! »

« Par terre ! »

« Enfoirés, vous cachez la chose ? »

Je suis restée dans ma chambre, faisant semblant de dormir comme si je n'entendais rien, mais j'entendais plutôt le bruit de mon battement de cœur. J'ai pressé mes mains contre ma poitrine et je me suis rendu compte, Oh ! Je n'ai pas mis mon soutien-gorge...

En l'espace d'une seconde, des lampes torches sont braquées sur mes yeux.

« Ne bougez pas, ou je tire. » Je n'osais même pas respirer.

« En voilà un, capitaine »

« Homme ou femme ? »

« Femme, capitaine.

« Faites coucher cette salope sur le ventre et sortez-la. »

L'argent pour la nourriture et les dépenses nécessaires pendant cette période était gagné par trois amis qui vendaient de la marijuana, et pour le loyer, j'ai dû travailler à temps partiel à Yankin tous les matins de bonne heure. Il me fallait environ 45 minutes pour prendre le bus de North Okkalapa à Yankin. Je détestais sortir du lit à 6 heures du matin pour avoir le temps de maquiller mes yeux de panda et de parcourir le long chemin qui mène à la gare routière et au bureau. Cette fois-ci, j'ai pris ma douche le soir et j'ai coiffé mes cheveux en une jolie queue de cheval pour gagner une demi-heure le matin. Résultat : il m'a attrapée par le choucou de ma queue de cheval et m'a traînée face contre terre jusqu'à l'entrée de la maison. Si mes amis avaient pu le voir, ils auraient ri.

« Quatre dieux »

À cette époque, j'ai pris l'habitude de marmonner « Quatre Dieux », en invoquant les divinités des quatre religions, chaque fois que je me sentais impuissante.

Je m'attendais au pire, mais je ne pensais pas qu'autant de soldats viendraient arrêter quatre personnes sans arme comme nous. Alors que mes amis étaient couchés à plat ventre sur le sol, les soldats leur ont enfoncé leurs bottes militaires dans la colonne vertébrale et ont pointé leurs fusils sur eux d'en haut.

« Vous devez survivre, les copains », leur ai-je chuchoté du fond du cœur. C'est ce que nous disions en entrechoquant nos verres lorsque nous buvions ensemble. J'espérais qu'ils lisaient dans mes pensées.

« Arrêtez de vous occuper d'eux un moment, je vais d'abord demander à cette salope et la faire parler »

« Hey salope, garde ta poitrine en contact avec le sol. Mets tes mains sur ta tête et serre tes mains l'une contre l'autre. »

Mon slogan préféré était que je ne m'agenouillerais jamais sous la botte des militaires, mais ce sont les mots de mon père inquiet que j'ai entendus : « Si tu es entre les mains de l'ennemi, tu dois être assez intelligente pour faire preuve d'obéissance, ma fille. »

« Oui, monsieur. »

Bien que j'aie essayé d'être obéissante, cela n'a pas aidé, père. Si mon dos pouvait parler, il supplierait les bottes des militaires d'arrêter. Vous devriez avoir un peu de considération pour les limites de ceux que vous frappez. Vous me giflez, vous tirez sur ma queue de cheval, vous me donnez des coups de pied dans le dos, vous me criez vos questions sans arrêt.

J'ai été battue encore plus fort parce que je ne pouvais pas répondre. Comment pouvais-je avoir le temps de répondre à tant de questions alors qu'ils me tabassaient du haut de leurs bottes ?

Dans la confusion, j'ai simplement dit « Je ne sais pas, monsieur » et il a continué à m'hurler des questions encore et encore.

« Cette salope est vraiment têtue ! Traînez-la derrière. »

Ils m'ont tout simplement traînée. Mais mon nez, qui pointait plus que nécessaire, a dû respirer la saleté et la poussière accumulées sur le sol en cours de route. Je ne sais pas si c'est ce que les gens entendent par « manger de la poussière » lorsqu'ils balayent des questions gênantes. Si j'avais imaginé que cela se produirait, je me serais au moins organisé pour balayer le sol. Maintenant, les saletés me collaient au nez.

« Je peux te violer maintenant. Nous ne l'avons pas encore fait. Réponds à mes questions en toute sincérité. Si tu nous donnes la vérité, nous te laisserons. Nous ne prendrons que vos amis. »

« Hey, je suis là pour toi », m'a dit ma voix intérieure la plus calme. Elle était avec moi quand mon père était dans un état critique à cause du manque d'oxygène à l'hôpital, après le décès de mon père, quand j'ai dû rester seule en

quarantaine, quand mes amis ont été arrêtés, quand les temps étaient les plus durs. Maintenant, quand j'étais en danger, elle est réapparue.

Section 3

Dès que j'entends les bottes des militaires à proximité, je ramène rapidement le bandeau que j'ai sur le front sur mes yeux. Le bruit de l'ouverture de la serrure est suivi d'une voix qui ordonne « ne vous parlez pas ». Une nouvelle personne s'ajoute à la pièce. À la fin du bruit des serrures et des bottes, j'ai retiré le tissu de mes yeux.

Il s'agissait d'une personne grassouillette portant une chemise rose et un longyi² noué comme un sarong³ de femme. Elle restait assise, même si une de ses mains n'était pas menottée. Je ne pouvais pas supporter de la voir là, assise, si passive, avec son bandeau sur les yeux.

"Tu peux enlever ce bandeau. Il est parti." Elle m'a demandé si elle pouvait enlever le bandeau. Que pensait-elle de moi, qui suis entrée et sortie plusieurs fois du centre d'interrogatoire ? Je n'ai pas répondu. J'étais fatiguée des questions inutiles.

Après avoir enlevé le bandeau, elle a remis son longyi à la mode masculine et a demandé : « Où sont les toilettes ? ». Je me suis souvenue de cette voix. C'était la voix qui avait répondu à toutes les questions en détail la nuit dernière dans la rizière, sur toutes sortes de sujets - armes et munitions, titres NUG, communication, etc. Comme la conversation entre elle et l'interrogateur était fluide, j'ai pensé qu'elle devait être un informateur. Et maintenant, elle me demande avec arrogance « Où sont les toilettes ? ».

Cette personne se croit-elle invitée chez moi ? Vois par toi-même dans cette pièce de 2,5 mètres sur 2,5 mètres. Si tu ne les trouves pas, c'est qu'il n'est pas là. Merde, pourquoi devrais-je répondre.

« Hé, ne juge pas les autres d'après tes règles », m'a rappelé mon côté gentil.

« C'est comme si je t'avais déjà vue, ma sœur.

« Ma sœur, comment es-tu arrivée ici ?

« Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé ?

« Comment pouvons-nous sortir d'ici ? » C'est comme si elle n'existait dans ce monde que pour poser toutes ces questions. J'étais face au mur, mais elle m'a quand même posé ces questions à mon dos. Il semble que j'ai fait une erreur en lui disant d'enlever le bandeau.

Puis elle m'a demandé : « Qu'est-il arrivé à tes mains, ma sœur ? » Je me suis mise en colère cette fois-ci et je me suis retournée pour lui faire face, quand je me suis exclamée « Quatre Dieux !!! ».

« Quoi ? Tu me connais ? » me demanda-t-elle en souriant à moitié.

Du sang sortait de son oreille. J'ai immédiatement couru vers les barres de fer et j'ai crié.

« Nous avons besoin de serviettes hygiéniques ici, au secteur des femmes, Monsieur ! », j'ai crié fort.

Elle m'a regardée bizarrement, bouche bée. Oui, bien sûr, l'essentiel était que quelqu'un vienne à nous.

« Ces salopes ont leurs règles moins de 24 heures après leur arrivée. Allez-y vite. Sinon, nous aurons la poisse. »

² Jupe traditionnelle birmane

³ Jupe traditionnelle d'Asie du Sud

J'utilise ici leur idéologie de domination chauvine, qui leur a été clouée au cerveau toute leur vie, selon laquelle le sang menstruel des femmes est répugnant et porte malheur.

Quelques minutes plus tard, un jeune soldat m'a tendu un sarong et trois serviettes hygiéniques à travers les barres de fer, en faisant attention de ne pas les toucher. Il avait l'air gentil, alors j'ai demandé doucement avec des yeux suppliants:

« Pouvez-vous nous donner un médicament à la poudre rouge ? Quelqu'un a l'oreille qui saigne. »

Il regarde autour de lui d'un air ennuyé et dit : « Le médecin vient généralement à 15 heures. Je lui dirai de venir vous voir » et il est parti.

Je ne sais même pas quelle heure il est, comment puis-je attendre 15 heures ?

Tenant 3 serviettes, je me dirige vers elle, toujours debout, la bouche ouverte.

« Tu ne sais même pas que du sang sort de ton oreille ? » lui ai-je crié. Si je parlais gentiment, j'étais sûre qu'elle allait se mettre à pleurer. J'ai essuyé le sang avec un chiffon et j'ai déchiré le rembourrage en retirant autant de coton que possible. Puis je le lui enfonce dans l'oreille.

« Je sais que ce sera douloureux. Mais supporte-le pendant un certain temps. Le soir, tu demanderas au médecin de te prescrire un médicament. Qu'as-tu mangé ? »

« Je n'ai rien mangé depuis hier soir », répond-elle.

Ce n'est pas étonnant, comme moi.

En étalant le tissu vert sur le kut pyit, j'ai dit : « Ne dors pas sur le côté, allonge-toi sur le dos. » Elle s'est immédiatement allongée, faisant exactement ce que je lui avais dit. J'étais assise, les pieds contre le mur, et je soupirais lorsque mon côté rationnel est revenu à la charge : « N'es-tu pas fatiguée de te débattre seule ? »

Je n'ai pas eu l'occasion de vous remercier suffisamment pour avoir été à mes côtés jusqu'au bout. J'ai également oublié de mentionner que j'ai toujours eu l'impression de n'être jamais seule.

Il y a encore une autre nuit à laquelle je dois retourner et affronter.

A Phyu est une femme birmane musulmane qui travaille comme assistante émotionnelle dans le domaine de la santé mentale. Elle a écrit "Je n'étais pas seule" pour rendre hommage à sa résilience au cours d'une période extrêmement difficile et pour encourager d'autres survivants à partager leur histoire. La rédaction de cette histoire a été un voyage émotionnel qui lui a rappelé des souvenirs douloureux, mais qui l'a finalement laissée plus légère, plus en paix. Cela lui rappelle que la survie n'est pas seulement une question d'endurance, mais aussi de reconnaissance de notre force et de notre évolution.

À mon Maître

Du point de vue d'un chien

Waso

« Casper... Si tu ne viens pas, je vais manger ta nourriture. »

Le chef de section a recommencé. Même s'il n'aurait pas mangé de la nourriture pour chien, il disait toujours la même chose chaque fois qu'il m'appelait pour manger. Il ne proposait jamais rien de nouveau. J'ai fait du bruit pour qu'il sache que j'arrivais.

« Hé, tu as les pieds sales plein de terre rouge. Ne marche pas sur le tapis », a dit le camarade Thar Din, comme s'il s'excusait auprès de moi. Je ne sais pas si c'est parce qu'il était un ancien moine et qu'il n'est devenu soldat que plus tard, mais il parle toujours poliment. Camarade, tu devrais savoir que mon maître ne m'avait jamais permis d'avoir ne serait-ce qu'un grain de poussière sur les pieds avant que nous ne nous installions dans la jungle.

J'ai regardé le riz avec des petits morceaux d'os que les camarades m'ont donné, et je les ai remerciés. Regardez-les, ils mettent toujours de la nourriture de côté pour moi, même s'ils n'ont pas assez de viande pour eux.

Tout en mangeant, je pensais à ma vie. Mon maître me donnait un repas provenant d'un magasin d'aliments pour animaux, et un autre repas composé de riz et de curry qu'il préparait lui-même. Une fois par semaine, il m'emmenait au toiletteur et me faisait nettoyer. Je n'aurais jamais imaginé que je deviendrais un chien en loques avec de la poussière rouge sur ma fourrure brune, comme vous le voyez maintenant.

Après avoir pris mon repas, j'ai couru jusqu'à mon maître.

« Regardez ce chien. Il s'enfuit dès qu'il a fini de manger. » Le chef de section répétait ces mots tous les jours et je m'en moquais. Mais il répétait toujours la même chose.

Les camarades ne se plaignaient pas que je reste toute la journée à l'arbre, où se trouvait mon maître, et qu'ils doivent m'appeler à l'heure des repas. Ils ne voyaient pas d'inconvénient à ce que je dorme dans leur lit avec mes pieds sales. Parfois, bien sûr, ils me le faisaient remarquer. Mais ils savaient que je m'en fichais. Je ne m'intéressais qu'à mon maître. Je les aime aussi. J'aime les enfants qui jouent toujours avec moi. Mais je dois rester auprès de mon maître. J'aime la façon dont mon maître me regarde avec tendresse chaque fois que je l'entoure en remuant la queue. J'aime aussi que les gens qui passent devant l'arbre où mon maître et moi nous nous trouvons, viennent me caresser et m'appellent.

« Casper, Casper. »

« L'avion arrive ! L'avion arrive ! »

Une femme soldat a crié en me portant, en courant. Je l'ai suivie tranquillement en écoutant son souffle s'accélérer. Lorsque la femme soldat s'est précipitée, elle m'a serrée, ce qui m'a fait mal, mais je n'ai pas osé faire un bruit. Je savais que la douleur valait mieux que la mort.

Je savais où elle courait. C'était vers le bunker. Quand je me suis approché du bunker, j'ai regardé en arrière. Le Maître, comme d'habitude, était la dernière personne à courir vers le bunker. Le maître était toujours comme ça. Les enfants et les femmes entraient les premiers dans le bunker. Ensuite, les hommes sont entrés. Les animaux, comme nous, étaient amenés par ceux qui nous trouvaient. Aujourd'hui, grâce à la femme soldat qui courait vite, je suis arrivée tôt au bunker. Lorsque tout le monde était là, j'ai entendu le bruit d'armes lourdes qui claquaient à l'extérieur. Le bunker tremblait. Nous tremblions. J'ai entendu les battements de cœur de la femme soldat qui me tenait.

Au bout d'un moment, tout est redevenu calme dans le bunker. Comme d'habitude, les soldats parlaient entre eux, riant de ceux qui couraient et de ceux qui glissaient. Courir dans le bunker est devenu une routine quotidienne. Les gens avaient peur lorsqu'ils couraient pour la première fois, mais une fois que la situation s'était calmée, ils ont commencé à parler normalement, et tout a semblé normal. Lorsqu'ils sont sortis du bunker, ils ont taquiné le camarade Thar Din, qui avait toujours peur à chaque fois que l'avion s'approchait.

« N'aurais-tu pas honte que les médias parlent de toi comme d'un camarade qui est mort en chiant dans son pantalon ? Aujourd'hui, les médias disent même que les soldats ont la gale. Ils écriront que tu t'es chié dessus et que tu as la gale ».

Les camarades riaient à gorge déployée. Le camarade Thar Din riait aussi et murmurait : « Je n'ai pas la gale ». C'est alors que je me suis souvenu de mon Maître, alors que je traînais près d'eux en remuant la queue. Lorsque j'ai regardé vers l'arbre, comme d'habitude, j'ai vu mon Maître.

En courant vers mon maître, je me suis adressé à lui en me plaignant : « Pourquoi es-tu toujours le dernier quand la bombe tombe ? Pourquoi mon maître n'a-t-il pas couru ? Maître, savez-vous à quel point je suis inquiet ? »

« Hé, Casper. Tu es trop bruyant. Tu es petit, mais tu es très bruyant quand tu aboies », a crié un camarade. J'ai arrêté d'aboyer. Mon maître m'a souri comme d'habitude.

Mon maître est calme par nature. Il ne parle pas beaucoup. Je suis arrivé chez lui parce que sa mère m'y a amené. Elle m'a acheté comme cadeau pour mon Maître, et je me souviens encore de son sourire quand il m'a pris. Mon Maître est quelqu'un qui ne sourit qu'avec les yeux. Au bout d'un certain temps, le Maître savait ce que je voulais d'un simple regard. Quand je regardais mon maître, je le comprenais aussi. Alors que je jouais et courais, le Maître restait tranquille. La raison pour laquelle je disais souvent qu'il était calme, c'est que le Maître était la personne la plus tranquille et agréable que je n'aie jamais rencontrée. Même le camarade Thar Din, qui était un ancien moine, n'était pas aussi calme que mon Maître. Je n'étais vraiment pas heureux qu'un Maître aussi gentil et bon vive dans la jungle en souffrant en tant que camarade. Mon Maître était quelqu'un qui méritait de trouver le bonheur. Il en allait de même pour les autres camarades.

Aujourd'hui, le repas est une soupe de nouilles. J'ai mangé de la viande hier et j'étais content. Cela ne me dérange pas de manger de la soupe de nouilles toute la semaine prochaine. Savez-vous que mes camarades n'ont pas

mangé de viande depuis une semaine? Hier, ils étaient donc impatients de manger un repas copieux. Le camarade Soe était tellement rassasié qu'il a fini par vomir. Lorsqu'il a vomi, je me suis senti mal à l'aise à cause de la viande qui avait été gaspillée.

Comment se passe votre repas, Maître ? Je sais que tes yeux me disent que tu vas bien. Mais tu sais que je veux te demander tous les jours si tu vas bien. Ne t'inquiète pas pour moi. Tu sais que je suis toujours heureux, n'est-ce pas ? Même toi qui étais si réservé, tu t'es ouvert grâce à moi. Ne sois pas timide. Je ne le dirai pas aux autres. Tu ne vis pleinement que lorsque nous sommes seuls l'un avec l'autre. En fait, je ne parle pas de deux personnes, mais d'un homme et d'un chien. Tu as fait ce que tu ne ferais pas devant les autres. Awww, ne vous méprenez pas. Je veux dire que tu chantes et dances devant moi. Je te connais très bien...

« Casper, viens chercher ton petit frère ! »

Quand la conversation se passe bien, ils font toujours ça. Dès que j'entends le mot « petit frère », je m'enfuis.

« Regardez ce type, il ne peut pas se contrôler dès qu'il entend 'petit frère', 'nourriture', ou 'descendre la montagne'. Regardez sa façon de courir. Est-ce que tu comprends vraiment le langage humain ? Allez, fais-moi un gros câlin. Je t'aime. Dis-moi si tu m'aimes. Voici ton petit frère. Tu courras encore vers cet arbre quand je te laisserai partir ? Je ne te lâcherai pas. Je te serrerai fort dans mes bras. Je te garderai près de moi ! »

Quand je joue avec le camarade Pi Si, il adore que je fasse semblant de mordre sa main puis de la lécher avec ma langue. Le camarade Pi Si m'aime beaucoup. Il s'appelle Ko Gyi (frère aîné) et il m'embrasse et me serre dans ses bras de temps en temps. Il voyage souvent et n'est donc pas toujours au camp, mais chaque fois qu'il revient au camp, il apporte toujours quelque chose pour moi. Il m'a dit que c'était Casper, la poupée fantôme du dessin animé. La poupée est en coton. J'ai tenu la poupée blanche dans ma bouche et j'ai couru la porter à mon Maître.

Maître, tu te souviens ? La première fois que tu m'as acheté une poupée Casper, je l'ai détruite, alors tu en as acheté une autre. J'ai aussi mordu et détruit cette poupée. J'ai arrêté de mordre la troisième poupée parce que ça m'était passé. Des visiteurs chez toi ont remarqué que je ne mordais pas ma poupée Casper et que c'était peut-être parce que nous nous ressemblions tous les deux. À ce moment-là, tu m'as regardé en riant à moitié, disant avec tes yeux que les invités ne savaient pas que j'avais déjà détruit les deux premières. Nous avons apporté la troisième poupée dans ce camp. Il y a deux semaines, le jouet a été détruit lors du bombardement, alors le camarade Pi Si m'en a acheté une autre. Celle-ci est donc la quatrième. Ce soir, je vais dormir en serrant cette poupée. Tu es heureux aussi, n'est-ce pas Maître ? Je sais que tu es heureux, même si tu ne le dis pas à voix haute.

« Les avions arrivent... Hé, Mya ! Assurez-vous que les enfants, les chiens et les chats ne soient pas oubliés. Assurez-vous que personne ne soit oublié. Courez. Courez vite ! »

Lorsque j'ai entendu les camarades crier que les avions arrivaient, j'ai couru vers le chef de section et je l'ai réveillé. Pendant que le chef de section criait des ordres, il m'a confié à Ma Mya. Cette fois, il y avait plusieurs avions. Les camarades étaient dans la tranchée et se disputaient à propos des avions. Il était environ minuit et ils discutaient de ce qu'ils avaient vu, c'était assez bruyant.

Birmanie : voix des femmes de la révolution

« C'était un Mig-29. Vous ne voyez pas qu'il y a deux pots d'échappement ? »

« Non, il n'y avait qu'un seul pot d'échappement. Ce doit être un Thunder. Tu n'as pas vu ? »

« Il y a deux pots d'échappement, et deux queues aussi. Je les ai vus de mes propres yeux. »

« Thar Gyi, il n'y avait qu'un pot d'échappement et une queue. Ne mens pas. Il y avait un triangle sur la queue, c'était évident. »

Le camarade Aww, pourquoi vous disputez-vous tous ? Si nous sommes touchés par une bombe, nous mourrons, quel que soit le type d'avion. Je viens de me rendre compte que mon maître n'est pas encore arrivé. Plus le bruit augmente à l'extérieur, plus je m'inquiète.

« Hé là, Casper. Il se dirige vers l'entrée du bunker. Quelqu'un, prenez-le. Donnez-le à quelqu'un dans le coin. Donnez-le à Ma Mya là-bas. Ma Mya peut le tenir pendant qu'elle dort. »

Les camarades sont très doués pour choisir les gens. Moi qui ai souvent envie de courir vers l'entrée du bunker, je ne serai tranquille qu'avec Ma Mya. Ma Mya peut s'accrocher à tout ce qui lui tombe sous la main. Même le chef de section ne pouvait pas lui échapper. Pendant que je dormais à côté de Ma Mya, je me réveillais pour vérifier si c'était mon maître dès que j'entendais un bruit. Mais je n'ai pas pu me lever car Ma Mya ne m'a pas lâché, même si elle a un peu relâché sa prise quand j'ai bougé...

Ma Mya préparait un curry de mouton et du riz pour moi, un don d'anniversaire offert par un civil partisan. Elle me regardait avec tendresse tandis que je remuais la queue autour d'elle.

« Fils, tu as faim ? Maman est encore en train de mélanger la nourriture. Alors, attends un peu. Je vais donner à mon fils beaucoup de viande aujourd'hui. »

Ma Mya ne se contente pas de mélanger ma nourriture et de me la donner, elle prend également plaisir à me regarder manger en souriant.

« L'avion est là! L'avion est là, hé ! »

Quand j'ai entendu l'avion, j'ai sauté sur Ma Mya. Ma Mya me porte et court vers la tranchée. Quand j'ai essayé de regarder en arrière entre ses bras, j'ai vu mon Maître debout à côté de l'arbre. L'avion se dirigeait tout droit vers l'arbre où il se tenait. Tout en courant, la prise de Ma Mya s'est un peu relâchée pendant qu'elle avançait, et son corps a tremblé. L'avion s'approchait de l'arbre. Maître ! Maître !

J'ai sauté des bras de Ma Mya et j'ai couru vers mon Maître, laissant derrière moi tous les bruits des camarades et de Ma Mya. « Oh ! Casper. Casper. Casper s'est échappé ! »

« Cours, Ma Mya, cours. Ne t'arrête pas. Un des camarades à l'arrière ramènera Casper. »

Alors que je courais, j'ai entendu « Bang ! », le son d'une explosion dans mes oreilles, et tout mon corps s'est élevé dans les airs. Lorsque je suis retombé, mon maître m'a attrapé et m'a pris dans ses mains.

Mon Maître pouvait me prendre dans ses bras. Regardez ! Je pouvais aussi toucher mon Maître. Lorsque j'ai léché le visage de mon Maître, celui-ci a ri très fort. C'était un moment très joyeux de voir mon Maître rire. Son contact était très doux lorsqu'il caressait ma fourrure avec ses mains.

« Casper.... Mon cher... Comment puis-je supporter cela, mon fils. »

Les camarades ont réconforté Ma Mya, qui pleurait en tenant mon corps inerte. Les enfants pleuraient aussi. Ne pleure pas, Ma Mya. Ne pleurez pas, les enfants. Hah, camarade Soe et camarade Thar Din. Je suis ici. Je suis avec mon maître. Camarades, ne pleurez pas. Je viens de réaliser à quel point vous m'aimez. Je vous remercie tous. Mon esprit et celui de mon Maître seront toujours ici, à l'arbre. Vous pouvez venir à l'arbre lorsque nous vous manquons. Vous devriez également prendre soin de vous. Et au fait, s'il vous plaît, prenez aussi soin de mon petit frère, Casper la poupée...

Waso travaille actuellement comme rédactrice et productrice à Federal FM Radio. Elle produit des histoires audio, des programmes comme The Voice of Women Revolutionaries, Mine Risk Podcasts, Look to the Sky Podcasts, des programmes de contes pour enfants et des interviews à la radio. En outre, elle a écrit des histoires pour sensibiliser sur les dangers des mines terrestres, des munitions non explosées et des frappes aériennes.

L'histoire "A mon Maître" est basée sur les témoignages de combattants révolutionnaires dans l'État de Karenni. Le chien Casper, qui a inspiré cette histoire, réside toujours à Karenni.

Oser tomber, mais toujours fleurir

Rak Pay

Elle s'appelle Nang Noon.

Elle n'a pas encore 18 ans. Elle n'est ni petite ni grande. Elle a la peau blanche et les cheveux noirs, et mène une vie paisible et simple. Bien qu'elle ne soit pas issue d'une famille riche, sa famille vit confortablement. Depuis des générations, sa famille cultive, fait sécher et vend du thanatphet, les feuilles utilisées pour envelopper les cheroots (cigare) birmans, aux marchands. Elle est couturière et fabrique et vend des robes traditionnelles de l'ethnie Pa-O. Son village natal est entouré de montagnes, et les plantes les plus courantes sont les thanatphets. C'est une région pluvieuse, et le froid et le brouillard qui règnent pendant les saisons des pluies et de l'hiver en font un endroit serein et magnifique.

Lorsqu'elle est tombée enceinte hors mariage, elle a été très étonnée. Selon les coutumes Pa-O, si une femme adulte tombe enceinte sans être mariée, les gens peuvent la bannir du village et l'exclure. Ses parents, inquiets pour l'honneur de leur famille, ont fait pression sur elle pour qu'elle avorte. Elle était remplie d'inquiétude, d'horreur, de tristesse et d'impuissance, ce qui l'a poussée à décider de ne pas donner naissance à l'enfant, tout en éprouvant un sentiment de culpabilité.

Elle a commandé un médicament abortif en ligne et a suivi méticuleusement les instructions lorsque le médicament est arrivé. Elle a exécuté son plan de sang-froid, pensant que ce serait fini sans que d'autres personnes ne le sachent et qu'elle pourrait reprendre sa vie normale, les jours qui ont précédé sa terrible relation. Après avoir effectué les procédures d'avortement conformément aux instructions, elle est retournée à sa vie. Sa vie est redevenue plus légère, comme si rien ne s'était passé. Mais trois ou quatre mois plus tard, elle a remarqué des changements dans sa silhouette et a commencé à soupçonner que quelque chose n'allait pas à cause de son alimentation et des changements de ses habitudes de sommeil. Pour en avoir le cœur net, elle a interrogé d'autres femmes mariées sur la grossesse et a vérifié si elle était enceinte. Comme elle le soupçonnait, la tentative d'avortement avait échoué et le fœtus grandissait et prenait racine dans son utérus.

Lorsqu'elle a parlé de sa grossesse à ses parents, ceux-ci n'ont fait aucun commentaire. Les autres membres de la famille avaient eux aussi l'air déçu et la regardaient de haut. Elle n'arrivait pas à respirer. Sachant qu'elle était seule au monde et ignorant les voix et les regards des autres, elle ne sortait plus de chez elle et s'occupait uniquement de sa grossesse. En même temps, elle ressentait de la sympathie et de la culpabilité pour le bébé, elle a commencé à parler à l'enfant à naître qui n'était pas sorti de son ventre.

Un jour, alors qu'elle se trouvait dans la salle de bains, elle a ressenti une douleur à l'estomac. Pendant que les autres membres de la famille travaillaient dans le jardin, elle a donné naissance à son bébé seule, dans la salle de bains, bravant la douleur, sans personne autour d'elle. Le bébé étant né prématurément, elle n'a pas eu la chance de le prendre dans ses bras les jours suivants. Après que le médecin ait effectué les examens nécessaires sur l'enfant, elle a découvert que le cœur de son enfant était mal positionné, inversé par rapport à la position habituelle. À ce moment-là, elle s'est sentie complètement dépassée. L'enfant n'était pas en bonne santé. Son développement n'était

pas aussi rapide que celui des autres enfants. Eh bien, tout est de sa faute. C'est à cause de ses mauvais sentiments car elle a souhaité que le bébé ne survive pas.

Elle n'a pas bien dormi la nuit dernière. Lorsqu'il a fallu changer la couche du bébé et après l'avoir câliné, elle a eu du mal à s'endormir. Lorsqu'elle s'est réveillée le matin, elle s'est sentie privée de sommeil. Encore somnolente, elle a pris son téléphone pour vérifier l'heure et a remarqué qu'il n'y avait pas de signal téléphonique. Cela ne l'étonne pas particulièrement, car la connexion n'est de toute façon pas bonne chez elle. Pensant qu'il s'agissait d'un événement habituel, elle posa le téléphone et commença à ranger le lit. Elle se dit que lorsque le bébé se réveillerait, elle s'occuperait de ses tâches ménagères, le nourrirait, puis irait en ville pour le rendez-vous médical de son bébé. Elle reprit son téléphone et constata que le signal était toujours absent.

Lorsqu'elle arrive en ville, les rues sont bondées de monde. "Pourquoi y a-t-il tant de monde aujourd'hui ?" murmure-t-elle, confuse, en essuyant la sueur de son front. Les gens se pressaient pour acheter des choses devant les magasins de riz, les stations-service et les épiceries. "Les militaires ont pris le pouvoir. Les lignes téléphoniques et Internet ont été coupés", dit quelqu'un parmi la foule. "Quoi ?" Elle ne comprend pas. Elle ne savait pas ce qui se passait. C'était la première fois qu'elle entendait parler du coup d'État. Elle se demandait si un coup d'État provoquait toujours ce genre de panique. Elle a bousculé les gens et s'est frayée un chemin dans la foule car elle ne voulait pas être en retard au rendez-vous de son enfant à la clinique. Après l'examen du bébé, elle avait prévu de voir aussi son mari. Ce dernier était dans un centre de désintoxication depuis environ une semaine.

Elle s'est mariée début 2019. C'était un homme du village voisin. Il conduisait un camion qui transportait des aliments pour volailles et du maïs. Ils ne se sont pas mariés par amour, mais parce que ses parents l'ont arrangé pour que son enfant ait un père lorsqu'il grandira. Elle a appris plus tard qu'il était toxicomane. Lorsqu'il ne travaillait pas, il consommait un mélange d'opium et de stimulants qui lui faisait perdre la tête. Lorsqu'il rentrait à la maison, il l'accusait d'avoir couché avec un autre homme et la battait. À un moment donné, il est même allé jusqu'à poignarder sa mère avec une paire de ciseaux. N'en pouvant plus, elle s'est excusée auprès de lui, lui a dit d'arrêter la drogue et d'aller au centre médical.

Bien sûr, elle a commencé à le voir comme une créature terrifiante plutôt que comme un mari fiable. Après le coup d'État, elle a dû dormir avec son enfant au son des coups de feu et des explosions. Même lorsque son mari rentrait du travail, elle devait à nouveau avoir peur de cet homme. Nuit après nuit, elle ne dormait pas, craignant qu'il ne les poignarde, elle et le bébé, avec des ciseaux. Elle a constaté qu'il y avait de plus en plus de trafiquants de drogue et de toxicomanes dans son village. Elle voyait souvent les jeunes garçons en uniforme scolaire vert et blanc fumer secrètement des cigarettes et se droguer en se cachant derrière les arbres le soir. Elle a appris que les drogues stimulantes étaient facilement disponibles au prix très bas de 500 kyats (50 centimes d'euro à l'époque) pour deux pilules. Qui est responsable de cette situation ? Les vendeurs ? Les consommateurs ? Ou était-ce sa faute si elle s'était mariée ? Chaque nuit d'insomnie, elle réfléchissait à ce qui avait mal tourné dans sa vie.

Plus tard, son mari s'est retrouvé dans une spirale d'abandon et de consommation de drogues. Il arrêta la drogue, puis au bout de trois ou quatre mois, il recommença. Avec le temps, elle s'est lassée de cette vie. Elle détestait avoir constamment peur. Elle a décidé de divorcer. Ses parents et sa communauté ne voulaient pas qu'elle divorce. Ils lui ont dit de continuer à vivre en tant que mari et femme, mais elle n'en avait plus rien à faire. Pourquoi disent-ils cela ? Selon les coutumes de leur village, si l'une des parties veut divorcer, la personne qui veut divorcer doit payer à l'autre

Birmanie : voix des femmes de la révolution

partie une somme d'argent ou des biens satisfaisants. Cela signifie qu'elle a dû payer une compensation. Elle lui a donné avec joie le gros camion qu'il conduisait et une moto supplémentaire.

Bien qu'elle ait entendu un grand coup sur la vitre de sa fenêtre, elle n'a pas ouvert les yeux et a continué à dormir. Puis elle entendit le son « Kyili Kyili » d'un oiseau en même temps que le bruit continu des coups sur la fenêtre. Elle finit par ouvrir lentement les yeux. Il était là, le petit oiseau. Un oiseau qui la réveille régulièrement. C'est un oiseau mignon avec un petit bec pointu et deux petites taches bleues sur les ailes.

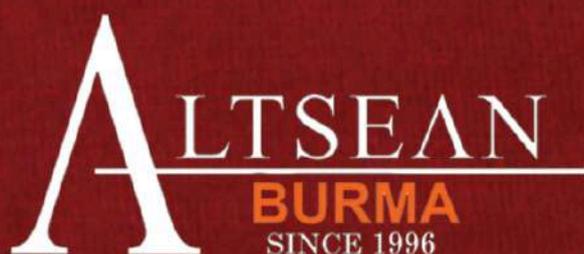
Observant l'oiseau, elle se leva lentement du lit. « Non, je ne veux plus faire de vieux rêves », se dit-elle avec amertume. Elle était quelqu'un qui vivait loin de ses cauchemars et qui vivait au plus près de ses nouveaux rêves. Elle était une mère célibataire forte.

Rak Pay est une femme de l'ethnie Pa-O, et cette histoire est basée sur les expériences vécues d'une femme de sa communauté.

La couverture du livre représente le salut à trois doigts, symbole emblématique de la Révolution du Printemps, un mouvement mené par les femmes et les jeunes de Birmanie/Myanmar pour résister à la junte militaire qui a tenté de prendre le pouvoir illégalement le 1er février 2021. Pour de nombreuses femmes de Birmanie/Myanmar, la Révolution du Printemps incarne non seulement la lutte pour la liberté et la démocratie, mais aussi le combat contre les nombreux obstacles à l'égalité et à la justice sociale. Le fond de la couverture est orné d'un châle traditionnel de l'ethnie Naga. Ces châles, porteurs de chance et de protection, sont censés offrir un soutien spirituel et préserver les guerriers au cœur des batailles, symbolisant ainsi la résilience et la force de ceux qui luttent pour un avenir meilleur.

ÉDITÉ PAR L'ÉQUIPE THANAKHA

Imprimé à Bangkok, Mars 2025



ALTERNATIVE ASEAN NETWORK ON BURMA
advocacy, capacity-building & strategic initiatives for human rights & democracy
P O BOX 296, LARDPRAO, BANGKOK 10310, THAILAND

- TEL [6681] 850 9008 • EMAIL altsean@altsean.org • WEB www.altsean.org •
- facebook.com/ALTSEAN • instagram.com/altseanburma • x.com/Altsean •